



## Conférence donnée au cours de la session 2014 des Semaines sociales de France, « L'homme et les technosciences, le défi »

### Synthèse

**Christophe Fourel  
Nathalie Sarthou-Lajus**

#### **Christophe Fourel<sup>1</sup>**

En guise de mots conclusifs, je vous propose une courte réflexion qui m'a été inspirée au fil de ces trois jours de participation et d'implication à cette session. Cette réflexion se veut une invitation à la vigilance pour que puisse perdurer notre émerveillement devant nos facultés humaines. Car nous en sommes tout d'abord émerveillés. J'ai donc articulé cette courte réflexion autour de quatre mots abondamment utilisés ces derniers jours : les mots intelligence, accélération, idéologie et critique.

#### **Intelligence**

Ce mot a traversé de part en part nos échanges et nos réflexions. Souvent en effet, il a été question de systèmes intelligents, de machines intelligentes, de maisons intelligentes, d'intelligence artificielle. Jusqu'au mot anglais *smart* qui est d'ailleurs le titre du livre de Frédéric Martel et qui se loge aussi dans nos poches sous la forme de smartphone.

Mais de quelle « intelligence » parlons-nous ? N'y a-t-il pas un certain dévoilement du mot « intelligence » ? N'avons-nous pas tendance à oublier que l'intelligence est inséparable de la vie affective : de nos besoins, de nos désirs, de nos craintes, de nos espoirs, de nos sentiments, de nos émotions ? En leur absence, la faculté de juger, celle d'anticiper, celle d'interpréter ou encore celle d'ordonner fait défaut. Il ne reste alors que la faculté d'analyse, de calcul et de mémorisation : c'est-à-dire l'intelligence-machine. Le développement des connaissances technoscientifiques, cristallisées dans la machinerie du capital, a-t-il véritablement engendré une société de l'intelligence ? Il me semble que la grande majorité de nos concitoyens connaît de plus en plus de choses, mais en sait et en comprend de moins en moins. Il y a donc là un défi.

#### **Accélération**

Le titre du livre très stimulant de Pierre, *La Transition fulgurante*, est très évocateur à ce sujet. Nous vivons dans un temps tellement rapide que nous ne sommes plus en capacité de vivre les évolutions qui perturbent nos systèmes d'analyse, nos systèmes de valeur et donc notre capacité à nous orienter. La technoscience produit un monde qui dépasse et contrarie le corps humain par les conduites qu'il en exige, par l'accélération et l'intensification des réactions qu'il sollicite. Les humains semblent être devenus des « goulots d'étranglement » pour la circulation et le traitement des informations et des connaissances. Ce qui conduit à évoquer la sombre perspective d'un homme devenu obsolète ! Cette perspective fait dire au philosophe Harmunt Rosa : « L'accélération sociale mène à des formes d'aliénation sociale sévères et observables empiriquement qui peuvent être vues comme le principal obstacle à la réalisation de la conception moderne d'une "vie bonne". »

---

1 Christophe Fourel, pilote de la session, est économiste au ministère des Affaires sociales et de la Santé.

## **Idéologie**

C'est bien cette idée de l'obsolescence de l'homme que porte en elle l'idéologie du posthumanisme. Cette idéologie prospère dans un contexte où des masses financières colossales sont en jeu. L'influence des multinationales et des oligopoles du numérique sur le progrès techno-scientifique est considérable. Il me semble que le projet posthumaniste considère que l'évolution biologique de l'homme est une impasse et que le développement de l'intelligence sur une base technologique est imposé par la loi de l'évolution. Selon cette idéologie, pour assurer sa préservation, l'homme doit être prolongé par la machine : c'est la figure du cyborg ou de l'homme augmenté. En même temps, la technologie est en capacité de garder la vie presque indéfiniment. Jusqu'à quel moment, alors, peut-on encore considérer que l'être humain n'est plus vivant, mais est devenu l'extension de la machine ?

Ce projet nourrit ce qu'on pourrait appeler – à la suite de mon ami Aurélien Berlan<sup>2</sup> – le fantasme ou l'illusion de la délivrance, définis comme le dépassement radical des maux liés à la condition humaine sur terre. C'est cette radicalité qu'il faut combattre si nous voulons que le progrès demeure désirable par le plus grand nombre.

Je pose donc la question : voulons-nous ce que nous faisons ? On peut même encore aller plus loin dans cette interrogation : pouvons nous encore vouloir ce que nous faisons ? Ces questions renvoient à celle de notre liberté. Nous devons en effet pouvoir continuer à habiter le progrès.

## **Critique**

Si on suit en effet le raisonnement précédent, alors il me semble urgent de réhabiliter pleinement la critique de la technique comme ont pu le faire à la fin du siècle dernier des auteurs essentiels comme Herbert Marcuse, Jacques Ellul ou encore Ivan Illich – pour ne citer que ces trois-là. L'avenir de la société technologique dans laquelle nous sommes plongés de facto n'est pas écrit. Il est comme une page blanche : il nous appartient de donner forme et d'orienter ce récit.

Il n'y a pas de déterminisme technologique si nous favorisons l'amplification d'un processus de démocratisation de la technique et de la science pour lequel existe déjà une myriade d'initiatives (comme nous avons pu en voir et en entendre ici) grâce aux usagers-innovateurs, aux militants-experts des sciences citoyennes, aux hackers, etc. Cette réappropriation de la technique par sa critique est la condition pour ne pas céder à la fascination pour la technique qui est le revers d'une mésestime de soi et de notre humanité. Faisons en sorte de ne pas déléguer ce pouvoir à l'expertocratie, mais faisons valoir les bienfaits de l'autolimitation. Donnons-nous la capacité de créer et d'habiter les imaginaires du futur, je veux dire ceux de la vie bonne. Il s'agit de se réconcilier avec notre finitude et nos faiblesses. Alors l'intelligence sensible et la spiritualité demeureront le sol ferme de nos convictions et de notre espérance en l'avenir pour l'humanité.

## **Nathalie Sarthou-Lajus<sup>3</sup>**

Je dois reconnaître que ces rencontres des Semaines sociales sont enthousiasmantes. Sur le sujet des technologies, qui exige une réflexion transversale, le pari est réussi. Pour appréhender les technosciences, il faut de l'interdisciplinarité, une convergence des savoirs. Je salue la place que vous avez accordée aux artistes, aux romanciers. Alain Damasio a parlé de bataille des imaginaires et nous avons besoin des artistes pour nous aider à discerner la part des peurs et des fantasmes, pour introduire également une dimension un peu ludique.

Le problème principal est la fragmentation des savoirs et des pratiques, car nous avons le sentiment désagréable que, finalement, nous subissons ces évolutions, qu'elles s'imposent à nous et que nous n'avons pas réellement le choix, ce qui empêche toute évaluation éthique de leurs effets et impacts, qu'ils soient positifs ou négatifs. Ou, pire encore, que ces évolutions seraient des processus autonomes et positifs qui n'auraient besoin d'être ni questionnés, ni

---

2 Aurélien Berlan est agrégé et docteur en philosophie, auteur de *La Fabrique des derniers hommes. Retour sur le présent avec Tönnies, Simmel et Weber*, La Découverte, 2012.

3 Nathalie Sarthou-Lajus est philosophe, rédactrice en chef adjointe de la revue *Études*.

évalués, ni discutés. Ces rencontres nous aident à sortir de l'innovation technologique-spectacle, qui a de quoi nous rendre méfiants. Cette innovation technologique a tendance à se mettre en scène, notamment par la proposition de nouveaux gadgets que l'on nous presse d'adopter sans nous interroger sur les questions politiques et éthiques qu'elle soulève. Je me méfie des technologies- spectacles qui nous rendraient spectateurs médusés et consommateurs un peu bêtes plutôt qu'acteurs réfléchissant sur le sens de ces évolutions.

Dans *La Société du spectacle*, Guy Debord dénonçait la transformation de la politique et du capitalisme en immense accumulation de spectacle. Dans l'actuelle domination des nouvelles technologies sur tous les aspects de la vie sociale, quelque chose apparaît qui semble spectaculaire, comme le danger d'une nouvelle forme de concentration de pouvoir qui se diffuse et s'introduit dans tous les milieux publics et privés de la société. Le fait de comprendre comment ce système d'innovation opère permet d'agir sur lui au lieu de le subir, il permet de redevenir acteur. C'est ça, au fond, résister, ce n'est pas refuser les nouvelles technologies, mais refuser de troquer sa dignité humaine et civile contre le spectacle qui investit tout l'espace social. Je retiendrai de cette session que les technologies ne sont pas simplement des outils mais des milieux de vie dans lesquels nous baignons. Elles sont porteuses d'intentions qui parfois s'ignorent et qu'il importe de décrypter. Elles sont foncièrement ambivalentes : elles enrichissent nos façons de faire expérience et introduisent aussi une forme de dépérissement, comme tout progrès. Il n'y a aucun progrès sans perte, c'est une dimension à assumer, ce qui nous permet de sortir d'une position un peu idolâtrique ou sacralisante. Ce rapport ambivalent – enrichissement et appauvrissement – rejoint des critiques assez anciennes du progrès. Un penseur comme Walter Benjamin dans *L'Œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique*, rédigé en 1936, nous avertissait déjà de cette ambivalence : un accès plus large au monde, mais une perte de la présence réelle, de l'incarnation ; une extension des réseaux et des connexions, mais une perte de profondeur de la relation ; une augmentation de formes de proximité, d'immédiateté, mais une perte de la transcendance.

En ce sens, le discours politique de Madame Aubry m'a paru d'une grande sagesse, entre enthousiasme et vigilance, nous rappelant que le monde technologique est en phase avec le capitalisme. Or, l'un et l'autre relèvent de la même logique du « toujours plus » et nous exposent à un risque de démesure.